

VENDREDI 14 OCTOBRE

Le journal du Festival

# LUMIÈRE 2021



« Le Cinématographe amuse le monde entier.   
 Que pouvons-nous faire de mieux et qui nous donne plus de fierté ? » Louis Lumière #07



## PRIX LUMIÈRE 2021 WELCOME JANE CAMPION !



*Dark Water*, 2002

### La nuit J-Horror

3 fantômes japonais pour frissonner de plaisir

PAGE 2



### Signature, discussion, présentations !

La folle journée de Bulle Ogier

PAGE 2





In the Cut, 2003

# Jane Campion, corps et âmes

Jane Campion filme le corps des femmes, sans gêne, ni fascination fétichiste, mais avec simplicité et précision. Pour exalter la liberté de ses héroïnes.

## LA PEAU

La peau chez Campion, c'est une façon de filmer l'amour et le sexe, fluide et élastique comme la scène d'amour dans un parking, sous une voiture, de *Sweetie* (1989), une poésie du réel et l'imagination des amants qui rend les corps souples. C'est le héros (Harvey Keitel) de *La Leçon de piano* (1993) qui manipule comme un kinésithérapeute le corps nu et blafard de Ada-Holly Hunter, pour lui donner confiance en ramenant de son seul bras, très doucement, les genoux de la jeune femme vers lui. C'est aussi la peau blême de Janet-Kerry Fox d'*Un ange à ma table*, qui n'a pas une taille mannequin, et se baigne nue devant les yeux de son amant. Comme un tableau.

## LA BOUCHE ENTROUVERTE

Symbole d'un désir de jeunes femmes qui s'interrogent, la bouche légèrement entrouverte, Frannie-Meg Ryan dans *In the Cut* (2003), et Isabel-Nicole Kidman dans *Portrait de femme* (1996) se lancent à corps perdus dans le monde. Elles sont aventureuses. Elles veulent vivre.

## LES JAMBES ALLONGÉES

Le cinéma de Campion adore les jambes ! La cinéaste les filme beaucoup, mais à sa manière. Elles sont souvent allongées, dans un lit, pour traduire la psyché féminine, celles de femmes toujours entre désir et espoir. Ce sont les jambes et les pieds joints sur le lit d'*Un ange à ma table* (1990), ou celles dénudées de Frannie en culotte dans une scène de masturbation dans *In the Cut*, polar érotique.

## LA JOUE

La joue parle chez Campion. Elle se pigmente d'un rouge d'émotion lorsque, dans

*Portrait de femme*, Isabel, toute habillée, fantasme sur un lit que tous ses courtisans l'embrassent et la caressent. La joue appelle aussi la main qui vient s'y poser et semble dire aux héroïnes de cinéma de Campion : « je te reconnais ». Fanny-Abbie Cornish, la jeune femme de *Bright Star* (2009), Frannie d'*In the Cut*, en font l'expérience comme un soulagement, un onguent.

## L'URINE

Pour une cinéaste pour laquelle tout est naturel, faire pipi l'est aussi ! Campion filme souvent des femmes qui font pipi dehors. Une dame de la bonne société de *La Leçon de piano* le fait de façon inattendue dans le bush néo zélandais, tout comme Sweetie-Genevieve Lemon, dans la cour de la maison familiale parce que c'est un esprit libre. Mais le plus marquant reste le corps nu dans le désert de Ruth-Kate Winslet dans *Holy Smoke* (1999) qui avance tandis que l'urine coule le long de ses jambes. Avec ce plan qui à l'époque a fait scandale, Campion livre une séquence infiniment troublante entre l'importance de montrer, l'abandon extrême dont l'esprit est capable à travers un corps, et, dans le même temps, la force qu'il faut à un être (ici, personnage de cinéma et actrice) pour s'exposer ainsi.

## LES ÉPAULES ET LA GORGE

Jane Campion se sert des sous-vêtements féminins pour souligner la beauté des épaules, de face comme de dos. Ses héroïnes sont des filles en sous-vêtements et en débardeurs collants, habits de l'introspection. Dans *Un ange à ma table* l'héroïne de quinze ans, épaules dénudées, pense à son avenir alors qu'elle vient d'avoir ses règles. Dans *In*



Un ange à ma table, 1990

*the Cut* Frannie, femme qui se cherche, réfléchit en marcel à comment elle pourrait être plus épanouie. Campion sait filmer la beauté des omoplates féminines qui roulent sous la peau quand les épaules sont découvertes. La pianiste toute fermée de *La Leçon de piano* défait son corps ganté de noir et bien sanglé, pour se découvrir tout à coup au regard de l'autre : ses épaules, sa nuque et bientôt sa gorge, comme une autorisation à se libérer.

— Virginie Apiou

## SÉANCES

*Sweetie* (1989, 1h39) précédé de *Peel, exercice de discipline* (*Peel - An Exercise in Discipline*, 1983, 9min)

> VILLA LUMIÈRE  
Samedi 16 octobre, 21h45

*Un ange à ma table* (*An Angel at my Table*, 1990, 2h38)

> UGC CINÉ CITÉ CONFLUENCE  
Samedi 16 octobre, 17h30

*In the Cut* (2003, 1h59, int-12ans)

> COMOEDIA  
Samedi 16 octobre, 16h45

## AVANT-PREMIÈRE

*The Power of the Dog* (2021, 2h07)

> PATHÉ BELLECOUR  
Samedi 16 octobre, 18h30

## MASTER CLASS

Rencontre avec Jane Campion

> CÉLESTINS THÉÂTRE DE LYON  
Vendredi 15 octobre, 15h

## REMISE DU PRIX LUMIÈRE À JANE CAMPION

Une cérémonie en présence de nombreux invités, suivie de la projection du film *Bright Star* de Jane Campion (1h59)

> AMPHITHÉÂTRE - CENTRE DES CONGRÈS  
Vendredi 15 octobre, 19h30

## CONVERSATION

# Je suis une créature « Rivettienne »

Empruntant toujours les chemins de traverse, avec un humour ravageur, la mythique actrice **Bulle Ogier** a conquis la salle de la Comédie Odéon. Une rencontre élégante, drôle et un peu fantasque, à son image.



© JACQUES CROZIER

## LES DÉBUTS AVEC MARC'O

Avec Marc'O, on a travaillé de 1961 à 1967 au théâtre, jour et nuit. On a fait ensemble la pièce *Les Idoles*. C'est devenu un succès, auquel on ne s'attendait pas. Vous savez, on n'était intéressés ni par l'argent, ni par la notoriété. La pièce est devenue un film que nous avons tourné avec les acteurs Pierre Clémenti et Jean-Pierre Kalfon. On formait un sacré trio : on nous appelait les anti-conformistes, on était plutôt rebelles !

## L'AMOUR FOU AVEC JACQUES RIVETTE

Jacques Rivette nous a choisis Jean-Pierre Kalfon et moi pour jouer dans *L'Amour fou*. C'est l'histoire d'un homme et d'une femme qui se séparent. À l'époque, Jacques, Jean-Pierre et moi étions en pleine séparation avec nos conjoints respectifs, donc on était très concernés par la question ! J'étais très innocente, même naïve, je n'avais pas le sens de la caméra : cette innocence m'a beaucoup aidée. Il y a quelque chose de magique qui s'est passé sur ce film. Avec Jacques, nous avons eu un lien particulier sur des décennies, à travers le cinéma. Je revendique un peu l'idée que je suis une créature « Rivettienne ».

## LA VALLÉE : L'AVENTURE, C'EST L'AVENTURE

Le tournage du film *La Vallée*, de Barbet Schroeder a duré six mois en Nouvelle-Guinée : il y avait toujours des incidents ! Des cases prenaient feu, on a eu à la cantine du poisson empoisonné au datura, une plante toxique qui peut donner des hallucinations. Le directeur de la photographie Néstor Almendros avait perdu ses lentilles dans la jungle, il ne pouvait plus tourner ! S'il y avait eu un making of de ce tournage ; il aurait été génial !

## UNE ACTRICE FRACASSANTE

Notre lien avec Barbet Schroeder et Rainer Werner Fassbinder, c'était l'actrice allemande Ingrid Caven. Quand Fassbinder venait à Paris, il était content que Barbet soit là, un peu pour le protéger, on était amis. C'était une période où l'on s'amusait beaucoup, les années 80. Fassbinder tournait très vite et me parlais toujours en allemand et je ne comprenais rien ! Un jour, j'ai frappé à sa porte, j'ai tellement tapé que la porte s'est dégonnée. Après cela, Fassbinder m'a mieux considérée. Faut quand même le faire de défoncer la porte de son metteur en scène !

— Propos recueillis par Laura Lépine

## BOUH !

# Japon, fais-moi peur !

Trois formidables films d'horreur nippons pour passer une nuit de frisson !

Les Japonais s'y connaissent en peurs. Il y a eu celle de l'atome, dans la foulée des bombardements d'Hiroshima et Nagasaki, incarnée par le Kaiju, le « cinéma de monstres » inauguré par l'ami Godzilla. Et puis, plus près de nous ont surgi d'autres créatures qui fichent sacrément les jetons – même si elles ont parfois des raisons de réclamer leur dû. Ainsi, Sadako, la sorcière de *Ring*, qui, cheveux sur les yeux, jaillit du téléviseur, donna-t-elle le signal d'un nouveau cinéma d'horreur nippon, dont le réalisme est propice à l'effroi. Hideo Nakata en a été le maître : *Dark water* et ses fantômes offre aussi un point de vue sur l'aliénation dans la société japonaise d'aujourd'hui. Avec *Audition*, le touche-à-tout Takashi Miike signe une œuvre majeure qui dit la révolte d'une femme abusée. On ne sait ce qui y est le plus dérangeant : le spectacle d'un lent supplice ou bien ce gros sac de jute agité d'étranges soubresauts. Car la pire vision d'horreur est peut-être celle que l'on imagine. Bonne nuit ! — A. F.



Ring, 1998

## NUIT J-HORROR

> INSTITUT LUMIÈRE Vendredi 15 octobre, Minuit

*Ring* de Hideo Nakata (*Ringu*, 1998, 1h36, int-12ans)

*Audition* de Takashi Miike (*Ôdishon*, 1999, 1h55, int-16ans)

*Dark Water* de Hideo Nakata (*Honogurai mizu no soko kara*, 2002, 1h41, int-12ans)

Restaurations 4K et ressortie en salles de la trilogie J-Horror en mars 2022 par La Rabbia





Passion d'amour, 1981

## Passion Scola

2004. Le début du mois de juin est gorgé de soleil. Nous nous sommes tant aimés ressort dans les salles françaises, annonçant un été à la fois radieux, romanesque et mélancolique. Le titre de cette pierre angulaire de la comédie à l'italienne, et sa conjugaison au passé, charrie avec lui les désillusions de la vie. Le film, on sait, suit le destin de trois amis sur près de quatre décennies. Gianni (Vittorio Gassman), Nicola (Stefano Satta Flores) et Antonio (Nino Manfredi), camarades de barricades et de luttes, vont passer leur temps à se (dé)croiser. Hasard heureux, en cet indolent mois de juin, Ettore Scola est de passage à Paris pour un colloque sur les élections européennes. Je fais donc une irruption cinéophile dans un emploi du temps politique. Quand je vais le retrouver dans les beaux jardins de la Maison de l'Amérique Latine où vont se dérouler les débats, j'aborde à peine les questions qui peuvent fâcher. C'est lui qui mettra la chose sur le tapis lorsque nous évoquerons ses projets à venir : « Tant que Berlusconi sera aux affaires de mon pays, je ne pourrai accepter aucun argent public pour financer mes films... » Le cinéaste, d'une élégance qui a le bon goût de ne pas être ostentatoire, parle dans un très bon français. Il revient en arrière. « Si je devais qualifier nous nous sommes tant aimés, je dirais qu'il est d'un pessimisme coloré. Je ne peux pas dire que j'aime ce film plus qu'un autre, les bons comme les moins bons font ce que je suis. » Ce pessimisme coloré résonne directement aujourd'hui avec son *Passion d'amour*, visible en copie restaurée lors de cette édition Lumière 2021, où sa structure en flash-back permet, elle-aussi, d'explorer les blessures du temps.

6 Juin 2004. Hasard malheureux, Nino Manfredi est mort deux jours plus tôt. Scola garde sa retenue. Le mélo et ses effusions, il les laisse à d'autres. « Lorsque l'on parle des genres cinématographiques, les critiques citent des films, des cinéastes, et oublient bien souvent les interprètes. Nino et Vittorio [Gassman], représentaient presque à eux seuls la comédie à l'italienne. Comme nombre de mes confrères cinéastes, j'ai modelé mon film en fonction de leurs personnalités, leur façon de rire, pleurer, bouger. Nino était un clown triste. Je suis triste aujourd'hui... »

Ce jour-là, le maître italien m'a aussi parlé de ses amis Vittorio de Sica et Federico Fellini, venus jouer leur propre rôle le temps de deux sublimes séquences dans son chef d'œuvre. Les années 70 qui ont vu la naissance de *Nous nous sommes tant aimés* marquent bien entendu la fin d'une parenthèse. Rossellini, Pasolini ou encore Visconti disparaissent à quelques mois d'intervalle. Un âge d'or est passé. *Nous nous sommes tant aimés* reste un peu malgré lui, une balise temporelle. « Dans l'histoire de l'humanité, certains siècles ressemblent à des montagnes et d'autres, à des plaines... », conclut le cinéaste fataliste mais pas défaitiste. Son optimiste en clair-obscur recouvre alors toutes les couleurs du pessimisme. 6 Juin 2004, l'été a enfin pu prendre ses aises dans un petit jardin du boulevard Saint-Germain.



Sweet Sweetback's Baadasssss Song, 1971

L'explosif *Sweet Sweetback's Baadasssss Song*, de Melvin Van Peebles, disparu il y a moins d'un mois, marqua le début de la « blaxploitation » - du cinéma d'action destiné à la population noire. Son fils, Mario, également cinéaste, se souvient de son père dans ce texte donné à la presse américaine.

20 ans après que Melvin eut réalisé *Sweetback en dehors du système des studios*, j'ai pu réaliser mon film, *New Jack City*, au sein du système des studios, grâce à Melvin et à d'autres types comme Gordon [Parks] et Ossie [Davis] - mais surtout grâce à Melvin. Il a rendu les choses plus faciles pour tous ceux qui ont suivi. Ce qui lui a permis d'aller là où d'autres n'étaient pas encore allés, c'est qu'il considérait chaque rejet comme une occasion de faire mieux.

Tout le monde disait à Melvin, « Tu ne peux pas faire ça. Tu as besoin d'un producteur. Tu as besoin du soutien financier d'un grand studio, etc. » Et il a juste dit : « Et puis merde. Laissez-moi le faire à ma façon. » *Sweetback* est devenu le film indépendant le plus rentable jusqu'à cette époque, rapportant quelque chose comme 15 millions de dollars à un dollar le billet. C'est probablement 150 millions de dollars maintenant. Et pourtant, dans ce livre célèbre sur le cinéma indépendant des années 70, *Le Nouvel Hollywood*, Melvin n'est même pas mentionné. *Sweetback* a rendu tendance le fait d'être révolutionnaire. Ensuite, Hollywood a fait écrire un film par deux Blancs - des types très bien - baptisé *Shaft*. Et puis ils ont vu

que Melvin avait fait un carton avec son film, alors ils ont grîmé leur film en noir.

Ce que beaucoup de gens ne savent pas de Melvin, c'est qu'il était très gentil. Je me souviens d'avoir été invité avec lui et ma sœur à une bar-mitsva pendant mon adolescence. Nous ne savions pas vraiment ce que c'était, mais nous y sommes allés, et à la fête, les enfants semblaient plutôt timides, alors ma sœur et moi - nous ressemblions aux Jackson avec nos coiffure afro - sommes montés sur la piste de danse et avons tout déchiré. Tout le monde s'est mis à applaudir et à nous regarder. Après, mon père nous a pris à part et nous a dit : « Vous me décevez vraiment. » Nous avons demandé pourquoi. Il a répondu : « La façon dont vous dansez n'invite pas les autres à se joindre à vous. Et si vous ne faites pas ressortir la beauté des autres, vous ne comprendrez jamais la beauté de cet homme âgé juste là, qui était à Auschwitz, ou de cette jeune fille là-bas, ou de ce petit asiatique là-bas. Si tu ne fais pas ressortir la beauté des autres, tu vas rater beaucoup de choses dans la vie. » Alors nous sommes retournés sur la piste de danse, et ma sœur a fait se lever le plus vieux, et j'ai fait se lever

la petite fille et nous avons fait se lever tout le monde. Et l'un de ces enfants est devenu un ami très cher et a produit un film avec moi des années plus tard.

Dès qu'il a pu faire ses films de manière indépendante, mon père a fait travailler les gens ensemble, derrière et devant la caméra, en harmonie - des hippies, des gens de l'industrie pornographique, des étudiants, des Noirs, des Latinos, des gays, des hétéros, tout ce que vous voulez. Et puis, lentement, Hollywood a commencé à suivre le mouvement. Hollywood est encore majoritairement composé d'hommes blancs, mais il est plus inclusif qu'il ne l'a jamais été. C'était un pionnier, un franc-tireur et un gars super cool.

— Mario Van Peebles

### SÉANCES

*Sweet Sweetback's Baadasssss Song* de Melvin Van Peebles (1971, 1h37, int-16ans)  
Restauration inédite The Criterion Collection  
> UGC CINÉ CITÉ CONFLUENCE  
Vendredi 15 octobre, 19h45

*Shaft - Les Nuits rouges de Harlem* de Gordon Parks (Shaft, 1971, 1h51)  
> PATHÉ BELLECOUR  
Vendredi 15 octobre, 21h

### 3 QUESTIONS À...

## Gian Luca Farinelli Prix Raymond Chirat 2021



© Jean-Luc Mége

À la tête de la Cineteca - la cinémathèque - de Bologne et du festival Il Cinema Ritrovato - le cinéma retrouvé -, il consacre sa vie au cinéma de patrimoine.

### Que représente pour vous le prix Raymond Chirat ?

Une joie, une surprise. J'ai eu la chance de connaître Raymond Chirat que j'ai invité à Bologne. Les filmographies de ses *Histoires du cinéma français* étaient pour moi une référence. C'était comme avoir une boussole pour travailler. Chirat a pointé les données essentielles (nom du cinéaste, synopsis, etc.) qui nous permettent déjà d'imaginer un film qui, alors, n'est plus un objet obscur, une planète improbable dont nous ne savons rien. Et puis, c'est recevoir un prix à Lyon, la ville où le cinéma a commencé. Ce n'est pas un endroit quelconque, donc je suis très honoré.

### Comment définissez-vous votre travail ?

Je dirige depuis vingt la Cineteca de Bologne où l'on travaille spécifiquement sur le lien entre un patrimoine cinématographique mondial et aujourd'hui. Et cela, dans tous les secteurs, dont les restaurations, grâce au laboratoire L'Imagine Ritrovata (l'image retrouvée). A chaque fois que l'on restaure un film, on doit connaître son histoire technique, artistique, esthétique, et ne pas trahir ces éléments. Cela demande une connaissance historique et en même temps il faut montrer la grande modernité de ces films. Conjuguer la vérité d'une œuvre ancienne, donc passée, avec sa vérité moderne, c'est le travail historique d'un festival comme Lumière ou Il Cinema Ritrovato, parce que dans un monde qui ne regarde obsessionnellement que le présent, avoir une idée de l'histoire passée nous permet d'accueillir le futur avec moins d'angoisse.

### Comment voyez-vous votre métier à l'avenir ?

On sort d'une période extrêmement compliquée, donc ce qui nous attend n'est pas évident, mais je suis optimiste. Des endroits comme l'Institut Lumière ou la Cineteca ont un avenir formidable parce qu'ils sont uniques. On y trouve la beauté, la force et la modernité du passé. Nous vivons un moment de grandes transformations qui nous obligent à nous remettre en cause, à chaque jour nous réinventer, aller voir plus loin, aider les cinématographies de pays qui n'ont pas la possibilité d'avoir des cinémathèques, ouvrir toujours plus notre rapport avec le public.

— Propos recueillis par Virginie Apiou

### LE GRANGIER DU JOUR

## Histoire de chanter

Une fausse comédie musicale au scénario invraisemblable et savoureux. Grangier première manière.



Histoire de chanter, 1947

La signature de Gilles Grangier ? On pourrait la trouver dans le travelling d'ouverture d'*Histoire de chanter*, remontant une longue file de jeunes femmes impatientes que l'on fait rentrer au compte-gouttes dans un mystérieux bâtiment. Le cinéaste était friand de ce mouvement d'appareil dynamique. En l'occurrence, on pourrait croire que ces femmes attendent une vente exceptionnelle - les pénuries de l'Occupation ne sont pas encore tout à fait un souvenir -, ou le casting d'un film, mais non, elles brûlent de rencontrer l'idole qui fait tourner les têtes, Gino Fabretti, le ténor séducteur à la roucoulade irrésistible... Gino, c'est Luis Mariano, alors en pleine ascension, bien-tôt victime d'une machination (rigolote)

ourdie par Noël Roquevert, génial en chirurgien jaloux. Le chanteur va, littéralement, partir à la poursuite de sa voix... *Histoire de chanter* appartient à la première période de Gilles Grangier, alors qu'on le cantonne encore à la comédie, souvent musicale - il a déjà dirigé à deux reprises Georges Guétary. Ici, en contrepoint comique du troubadour à la voix d'or, la gouaille de Carette, savoureux livreur d'épicerie amoureux, fait merveille (Grangier avait un temps envisagé Bourvil, lui aussi à l'aube de sa carrière). Et le scénario du génial humoriste Cami (dont Chaplin avait salué le talent) flirte avec le fantastique - *Les Mains d'Orlac*, version opérette : c'est grâce à son extravagance que les non-marianistes peuvent

aussi apprécier le film. A noter une mise en scène - statique - de *Rigoletto* à l'Opéra de Nice (dont le baryton est assez irrésistible). C'est amusant parce qu'on est à l'époque où Mariano va définitivement tourner le dos à l'opéra, préférer Francis Lopez à Verdi. Pour protéger sa voix, sans doute...

— Aurélien Ferenczy

### SÉANCES

*Histoire de chanter* de Gilles Grangier (1947, 1h35)  
Restauration SND  
> LUMIÈRE TERREAUX  
Vendredi 15 octobre, 19h30  
> PATHÉ BELLECOUR  
Samedi 16 octobre, 19h



# Ça se passe à LUMIÈRE

« Merci à Lumière d'avoir accepté ce drôle de double programme. Je pense à la faillite des bouchers dans quelques minutes ! Vous allez voir un programme dur, violent. C'est le premier court métrage de Georges Franju qui va devenir un très grand cinéaste du fantastique à la française, qui donne aujourd'hui des films comme *Titane*. Pourtant *Le Sang des bêtes* est un documentaire, la preuve que docs et fiction ne s'opposent pas. Au départ, Franju ne cherchait pas à faire du cinéma à tout prix. Il est de la génération qui vient de vivre la seconde guerre mondiale, un traumatisme absolument énorme. Alors que le calme est revenu, quand il découvre le sort réservé aux bêtes, comment on les massacre pour se nourrir, il décide de faire un film. Ce que vous allez voir est absolument réel, mais vous allez voir aussi un film fantastique car Franju montre comment les équarisseurs, les bouchers, les abatteurs sont malades de leurs métiers.

Vous allez voir aussi le premier film muet de Buñuel et Dali qui sont à l'époque deux très jeunes inconnus qui ont décidé de filmer leurs rêves avec l'argent donné par la mère de Buñuel. Ils vont tourner *Un chien andalou*, dont la logique narrative relève aussi du fantastique. C'est un film qu'il faut regarder en se laissant aller, car il est fait d'associations de pensées et en même temps il raconte la plus vieille histoire du monde, comme dirait Coluche : l'histoire d'un mec qui se fait plaquer par sa gonze. Lors de la première, Buñuel avait les poches pleines de pierres prêtes à être balancées sur les gens qui sortiraient avant la fin, mais le public était constitué de personnalités surréalistes dont André Breton, et après la projection Dali et Buñuel ont été adoptés et sont devenus officiellement des surréalistes. »

**Frédéric Bonnaud**, directeur de la Cinémathèque Française, présentant la séance rassemblant *Le Sang des bêtes*, de George Franju, et *Un chien andalou*, de Luis Buñuel.

La réalisatrice **Bette Gordon** et la photographe **Nan Goldin** présentant *Variety*.



**Bette Gordon** : « *Variety* est un film sur le plaisir de filmer et de regarder. Mon amour du cinéma passe par l'amour du regard. En me baladant un jour, je suis tombée sur ce cinéma, le Variety, qui avait une belle décoration rouge et bleue qui m'attirait. J'ai vu ensuite que c'était un cinéma porno, c'était encore mieux : la pornographie c'est aussi le plaisir de regarder. Ce film parle aussi de l'exploration du plaisir féminin. Je voulais que l'héroïne de cette histoire ne soit pas présentée comme un objet mais comme sujet de plaisir. Nan Goldin m'a emmenée dans son univers, elle a été mon guide, mon entrée dans ce monde, elle est mon amie. »

**Nan Goldin** : « C'est un film sur le New York pré-SIDA, c'était une époque où la ville était libre. C'était juste avant que le SIDA nous prenne tant d'amis. C'était aussi l'époque pré-internet, la pornographie était différente et il fallait aller la trouver dans ces lieux interlopes. »

— Propos recueillis par Virginie Apiou et Laura Lépine

INSERTION

## Quinzaine de l'intégration : le tour du monde des bénévoles



De l'Afrique du Sud à l'Afghanistan, en passant par la Syrie et l'Érythrée : les bénévoles du festival venus du monde entier étaient mis à l'honneur ce jeudi matin au Village Lumière. En partenariat avec la Préfecture du Rhône et de Région, le festival Lumière convie chaque année des personnes réfugiées à rejoindre l'équipe des bénévoles dans le cadre de la Quinzaine de l'intégration. L'objectif ? Favoriser l'insertion professionnelle d'étudiants, de jeunes déscolarisés et des personnes réfugiées. Mené en collaboration avec sept associations de la région, ce dispositif a permis cette année, à une centaine de personnes de devenir bénévole au festival. Parmi elles, Wendy, 37 ans, originaire d'Afrique du sud : « j'ai fait des missions d'accueil du public à la Halle Tony-Garnier et dans plusieurs salles de cinéma : j'aime bien recevoir les gens du public, c'est intéressant et puis ça m'aide aussi à progresser en français ! » Un pari réussi pour la jeune femme qui suit des cours de français au sein de l'association Lyonnaise Langues Comme Une, partenaire du dispositif. Bénévole depuis trois ans grâce à l'association Forum Réfugiés, Michael, ne se lasse pas « de l'ambiance exceptionnelle du festival ». Partenaire incontournable de ce dispositif, le groupe Adéquat organise un job dating à destination des bénévoles le 30 novembre à la Tony Parker Adéquat Academy : « il y aura des ateliers personnalisés et des offres à pourvoir dans de nombreux secteurs comme le BTP et la logistique », explique Sébastien Guiragossian, DRH du groupe Adéquat. L'appel est lancé !

— Laura Lépine

PARTENARIAT

## « Au coeur et aux côtés des œuvres »

BNP Paribas est l'un des partenaires historiques du festival Lumière. **Vincent-Baptiste Closon**, responsable Partenariats, Territoires affinitaires et Événementiel, détaille l'action de la banque en faveur du cinéma.

### À quand remonte l'intérêt de BNP Paribas pour le cinéma ?

Depuis plus de 100 ans, BNP Paribas trace une histoire commune avec le cinéma. Cela a débuté avec la spécialisation de notre métier, qui aboutit aujourd'hui au financement direct ou indirect de plus d'une production sur deux en France. Au fil des années, le soutien du groupe au cinéma s'est élargi. Le développement d'un maillage de partenariats vise à soutenir toute la chaîne qui nourrit le 7<sup>e</sup> art et son industrie. Du scénario à la sortie en salles, BNP Paribas se place au cœur et aux côtés des œuvres, de cet écosystème et de son devenir.

La crise pandémique, que nous sommes sur le point de dépasser, a démontré tout l'enthousiasme du public français à retrouver les émotions du cinéma. Notre ambition est de perpétuer ce lien entre le cinéma et ses publics et soutenir l'ensemble de l'industrie. Nous croyons au talent de la nouvelle génération, tant chez les cinéastes que chez les cinéphiles. Cette jeunesse, BNP Paribas sera en première ligne pour la soutenir et partager avec elle.

### En quoi consiste votre partenariat avec le festival Lumière ?

BNP Paribas a noué une collaboration durable avec l'Institut Lumière et avec le festival dès son lancement il y a 13 ans. Notre ancrage régional permet de belles synergies entre le cinéma et des actions de solidarité dans la métropole à l'image de l'organisation de projections pour les enfants hospitalisés (à la Clinique Saint Vincent de Paul, à l'Hôpital Femme Mère Enfant, et au Centre Léon Bérard), ou par la présence de nombreux collaborateurs bénévoles qui accompagnent le festival. Sur place, nous offrons un espace de convivialité sur notre stand au sein du Village Lumière. Je souhaite surtout saluer le travail et la détermination de Thierry Frémaux et de ses équipes. Grâce à leur engagement, nous revivons cette année encore de grands moments de cinéma.

### Quelle est votre plus grande satisfaction dans l'action de BNP Paribas en faveur du cinéma ?

L'accompagnement de la jeunesse représente à la fois notre fierté mais également l'un de nos chantiers les plus ambitieux. BNP Paribas défend à la fois la relève des créateurs et la relève du public. D'une part, le Fonds BNP Paribas Nouveaux Talents du Cinéma commence à porter ses fruits. Il s'agit d'un fonds d'investissement créé en 2018, destiné à soutenir des premiers ou deuxièmes films. Les premières co-productions du fonds ont pu trouver un écho lors du Festival de Cannes 2021, ce qui est plus qu'encourageant pour la suite. De l'autre, nous multiplions également les initiatives au profit des jeunes spectateurs. À titre d'exemple, nous venons de convier plus de 2000 jeunes à l'avant-première au Grand Rex du film *Eiffel* dont nous sommes partenaires. — Propos recueillis par A. D.



L'association Rêve de cinéma organise chaque année près de 200 projections de films dans toute la France.

## Shrek débarque à l'hôpital

OGRE (SUITE)

« Il était une fois, il y a fort longtemps, une princesse qui était enfermée dans un château doré... » Petits et grands n'ont pas boudé leur plaisir en retrouvant Shrek, le célèbre ogre vert, ce mercredi après-midi à l'Hôpital Femme-Mère-Enfant de Bron. Organisée en partenariat avec l'association Rêve de cinéma, la projection a rassemblé de nombreux jeunes patients accompagnés de leurs parents et du personnel soignant : « cela nous distrait du quotidien à l'hôpital, c'est une super initiative », confie Laura Alliroi. À ses côtés, sa fille Tahitia, 4 ans, fan du cheval Spirit

et de la Pat' Patrouille, s'appête à faire la connaissance de l'hilarant Shrek qui fête ses 20 ans cette année. Cerise sur le gâteau pour les petits et grands cinéphiles, l'acteur-réalisateur Clovis Cornillac est venu faire les présentations : « vous allez vous régaler avec Shrek, au-delà du dessin animé, c'est un très beau film. C'est Alain Chabat qui fait la voix de Shrek et pour plein d'acteurs, ça nous a donné envie de faire des voix pour des dessins animés ». Clovis Cornillac et Shrek, un duo de choc qui donne le sourire aux petits lyonnais.

— Laura Lépine

**DESSANGE**  
PARIS

PARTENAIRE OFFICIEL

LYON 2<sup>ème</sup> 25, rue Jarente - 04 78 42 99 11  
LYON 2<sup>ème</sup> 1, rue Grenette - 04 78 42 96 08  
LYON 4<sup>ème</sup> 90, Grande rue de la Croix Rousse - 04 78 28 10 10  
LYON 6<sup>ème</sup> 1, quai Général Sarrail - 04 78 24 47 13

Ssa Holding DECORIE - Entreprise indépendante membre du réseau DESSANGE [dessange.com](http://dessange.com)  
Photographie retrouchée



Rédaction en chef : Aurélien Ferenczi avec Virginie Apiou  
Suivi éditorial : Thierry Frémaux  
Conception graphique et réalisation : Justine Ravinet - Kibland Agence

Imprimé en 7 700 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier Film - 69 008 Lyon

[www.festival-lumiere.org](http://www.festival-lumiere.org)



Remerciements à BNP Paribas pour son soutien au quotidien du festival